



François-Joseph Fétis

Musicologue

1784-1871



LE Hainaut, terre féconde en musiciens, depuis Roland de Lassus, vit naître François Fétis, à Mons. Son père, qui était organiste, lui enseigna les éléments de l'art musical. L'enfant, très précoce, assimila ces leçons avec une prodigieuse facilité, si bien qu'en 1794, il était organiste en titre d'une grande église de Mons.

Discernant quel avenir lui était réservé, son père l'envoya poursuivre ses études à Paris lorsqu'il eut seize ans. Il entra donc au Conservatoire et suivit les cours de Boëldieu, Pradher et Rey.

L'histoire de la musique l'attira de très bonne heure. Cette science était dans l'enfance à cette époque; Fétis, qui ne disposait que de matériaux rudimentaires, la poussa à un degré voisin de la perfection, si l'on tient compte évidemment du temps où il vivait. La méthode de vérification et de confrontation des textes était celle de l'avenir. Elle l'obligeait à de fréquents voyages dans les différents pays d'Europe. Lors d'un séjour prolongé qu'il fit alors en Italie, il exerça les fonctions d'organiste à Saint-Pierre de Rome.

Revenu à Paris, il y épousa Adélaïde Robert, (1792-1866) qui ne tarda pas à suivre son mari dans ses études favorites et publia, en 1832, une traduction française de *l'Histoire de la musique*, de Stafford, avec des notes et des additions de Fétis.

Diverses circonstances, entraînées par des revers de fortune, obligèrent le jeune ménage à s'établir en 1811 à Douai, où Fétis devint organiste et professeur à l'Ecole de musique. Toutefois, cette période de gêne ne fut pas longue. En 1818, Fétis rentre à Paris; en 1822, il est nommé professeur de contrepoint et de fugue au Conservatoire et, en 1826, bibliothécaire de cet établissement. Dès ce moment, il s'engagea tout droit dans la voie que lui indiquaient ses goûts, celle de ce qu'on nomme aujourd'hui la musicologie. La critique l'attira aussi; il rédigea le feuilleton musical du « Temps » et du « National ». Il fonda même, en 1827, la « Revue musicale », la première en date des publications françaises de ce genre. Sa critique savante, loyale quoique souvent passionnée et subjective, ne tarda pas à lui valoir une grande considération et une autorité indiscutée.

C'est alors que, dans un ciel si serein, s'amassa soudain un orage. De graves dissentiments sur lesquels l'historien n'a pas à s'étendre s'élevèrent tout à coup entre lui et la direction du Conservatoire. Fétis n'était pas homme à courber la tête; l'indépendance est inscrite sur son front massif. Il démissionna en 1832 et se tourna dès lors vers la Belgique.

Elle l'accueillit avec faveur. Dès son retour, Léopold I^{er} le créa maître de chapelle de la Cour et le chargea d'organiser des concerts. En même temps, il était nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de quarante ans, et il est hors de doute que, sous son égide, cet établissement s'est élevé à un niveau remarquable.

Il composa et s'essaya au théâtre. L'Opéra-Comique a joué de lui quelques pièces ingénieuses : *L'Amant et le Mari* (1820); les *Sœurs Jumelles* (1823); *Le Bourgeois de Reims* (1824); *La Vieille* (1826); *Le Mannequin de Bergame* (1832). Ces pièces n'ont exercé aucune action dans l'évolution du genre. La meilleure est *La Vieille*; elle fut jouée plus de cent fois au théâtre Feydeau, à Paris. En somme, elles sont à peu près oubliées et l'on peut dire autant de sa musique de chambre et de ses pièces religieuses. C'est que l'inspiration de Fétis est courte. Elle manque d'originalité. Le meilleur de son activité n'est pas là.

La musicologie, en effet, est essentiellement son domaine. Telle de ses compilations, comme la *Biographie universelle des musiciens*, est aujourd'hui encore journellement consultée comme ouvrage de références dans nos salles de lecture. L'énumération de ses principaux écrits, si longue soit-elle, s'impose ici, comme le plan et l'itinéraire de son admirable carrière. Il donna successivement : la *Méthode élémentaire et abrégée d'harmonie et d'accompagnement* (1824); le *Traité de la fugue et du contrepoint* (1825), écrit en vue de son enseignement ; les *Solfèges progressifs*, avec accompagnement de piano (1827); le *Traité de l'accompagnement de la partition* (1829); *La musique mise à la portée de tout le monde* (1830); le *Traité élémentaire de musique* (1831); la *Biographie universelle des musiciens*, son ouvrage capital; le *Manuel des principes de la musique* (1837); le *Manuel des jeunes compositeurs, des chefs de musique militaire et des directeurs d'orchestre* (1837); la

Méthode des méthodes de musique (1837); *l'Esquisse de l'histoire de l'harmonie* (1840); le *Traité complet de la théorie de la pratique de l'harmonie* (1844). Il commença aussi un ouvrage de proportions énormes, dans lequel il voulait résumer le fruit de toutes ses études : *l'Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*. La mort ne lui permit pas de le terminer; toutefois, les parties achevées de ce monument sont bien connues des musiciens qui l'aiment et l'admirent comme ces cathédrales dont les tours sont restées à mi-hauteur.

Fétis avait assemblé une bibliothèque musicale très complète dont l'Etat fit l'acquisition après sa mort. Elle est aujourd'hui à la Bibliothèque Royale où, par une pieuse attention, on a évité de la fondre dans la classification générale des livres. Ce riche dépôt a, aujourd'hui encore, conservé son individualité sous le nom de Fonds Fétis.

La musique doit beaucoup à cet infatigable savant. Lorsqu'il se fut fixé à Bruxelles, il conserva le contact avec Paris et fonda dans la capitale française des concerts historiques qui furent très fréquentés. Il reprit plus tard la même idée au Cercle Artistique de Bruxelles. Il créa, en outre, les Concerts du Conservatoire, qu'il dirigeait avec un soin exigeant et un enthousiasme toujours juvénile : jamais, il ne consentit à confier cette tâche aux mains d'un tiers.

Discuté, il devait l'être, à raison de son entière franchise. Mais son prestige de critique et de savant n'en fut pas moins immense. Rossini appréciait son savoir et ses conseils. Meyerbeer avait une telle confiance en lui qu'il lui laissa le soin de diriger les répétitions de « L'Africaine ». Partout, ses avis prévalaient. Il était membre de l'Académie Royale de Belgique, correspondant de l'Institut de France et de la plupart des sociétés savantes du monde entier. Les expositions universelles de 1851, 1852, 1862 et 1867 firent appel à lui pour leurs jurys musicaux. A quarante-sept ans, il travaillait encore pendant seize heures par jour et menait de front, sans défaillances, les diverses tâches qu'il avait assumées. Il avait conservé le zèle et l'enthousiasme de la jeunesse. Pourtant, en 1871, au sortir d'un concert qu'il avait dirigé au palais ducal, il se sentit las et dut s'aliter. Il expirait quelques jours plus tard.

Grandes **F**igures
de la
Belgique **I**ndépendante

(3^{me} édition revue et augmentée)

A. Bieleveld. Editeur

B. 11.